

Proust et l'Action française

LUC FRAISSE

Université de Strasbourg / Institut Universitaire de France

L'Action française constitue, à l'époque de Proust, une force d'opinion influente, aussi bien comme mouvement politique que comme organe de presse. L'apolitisme de l'écrivain le met en situation d'observer finement cette école de pensée, à distance, et surtout par des liens d'amitié. Quels débats rencontre-t-il à cette occasion, quels contacts ces débats introduisent-ils avec le moment politique où s'écrit la *Recherche* ? Autant de moyens sans doute d'affiner aussi notre compréhension du désengagement (le terme est-il exact ?) de Proust, et le rapport de ce romancier philosophe à la politique.

Action française ; Maurras, Charles ; Daudet, Léon ; prix Goncourt ; instrumentalisation.

« En ouvrant mon *Action française* quotidienne avant de m'endormir » : ce début d'une lettre actuellement inédite à Léon Daudet nous montre – plus exactement nous confirme – la connaissance rapprochée qu'a Proust des pensées et actions émanant du groupe politique de l'Action française.

Ce document nous avertit en même temps des aspects assez divers que peut renfermer la dénomination d'Action française par rapport à Proust. Proust a vu naître, au cœur de l'affaire Dreyfus, en 1898, le mouvement politique royaliste, d'inspiration orléaniste (donc plus progressiste) assez souvent partagée par la haute bourgeoisie parisienne à laquelle sa famille appartient. Ce mouvement, volontiers agnostique comme Charles Maurras qui en prend assez vite la tête, plutôt positiviste, jouxte sans s'y confondre le courant traditionnel du monarchisme français, légitimiste, celui du moins à cette époque de l'aristocratie parisienne, un monarchisme pieux et même mystique, celui de Balzac célébrant les Chouans et déclarant, dès l'Avant-propos de *La Comédie humaine* : « j'écris à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie ». Le mouvement et son quotidien ne se privent pas de critiques à l'égard de la papauté, politisant les décrets émis par les Souverains Pontifes, si bien qu'après une mise à l'index, prononcée mais tenue secrète par Pie X le 29 janvier 1914, tombera, après la mort de Proust, la condamnation de Pie XI le 29 décembre 1926¹, levée pour finir en 1939 par Pie XII, en consi-

¹ Pour une mise en contexte, qui englobe la période traversée par Proust, de cette condamnation, voir Jacques Prévotat, « La condamnation de l'Action française par Pie XI », dans *Achille Ratti, pape Pie XI*, Actes du colloque de Rome (15-18 mars 1989) organisé par l'École française de Rome en col-

dération de l'affaiblissement du nationalisme français face à la montée du national-socialisme allemand, suscité par la condamnation du mouvement monarchiste.

Proust, élevé dans un milieu partagé entre l'orléanisme et le républicanisme institutionnel, n'entend pas embrasser la cause légitimiste notamment balzacienne. En mai 1905, c'est-à-dire au moment où l'anticléricalisme fait rage en France, ce à quoi il s'oppose résolument, il fait observer à Maurice Duplay que certes, les thèses défendues par les écrivains en général, peuvent être fausses, « sont sans doute fausses. Et si la monarchie absolue et le cléricalisme ne sont pas le seul recours de la France, cela rend-il *Le Médecin de campagne* un moins beau livre, et les romans de Barbey d'Aurevilly ? » (*Corr.*, V, 182). Proust n'embrasse donc pas la cause royaliste, celle des Camelots du roi à laquelle se vouera tout entier un Georges Bernanos, fier d'avoir épousé une descendante indirecte de Jeanne d'Arc.

Mais si sous sa plume la monarchie et le cléricalisme « ne sont pas le seul recours de la France », c'est donc qu'ils peuvent parfois, sans exclusive, constituer ce recours. Proust ne partage pas avec Pierre Waldeck-Rousseau, à l'origine de la loi de 1901 sur les associations, la conviction qu'un républicain modéré n'est pas modérément républicain. La difficulté pour nous est qu'il est susceptible d'acquiescer à certaines positions monarchistes, sans nullement faire du monarchisme une cause à défendre. Maurice Duplay nous rend le service de rapporter à ce propos une anecdote rarement mise en valeur, où l'on voit Proust, raccompagné tard dans la nuit, avec le dramaturge Henry Bernstein, à son domicile du boulevard Haussmann, tout proche de la chapelle expiatoire du square Louis XVI dédié au roi et à la reine décapités par la Révolution. Ses deux amis ayant voulu souligner que les hauts faits de la Révolution suffisaient à en racheter ce que l'on appelle dans ce contexte *les excès*, Proust n'est pas de cet avis : « Ce que je reprocherais le plus à la Révolution, voyez-vous, c'est d'avoir persécuté systématiquement tout ce qui était gracieux, aimable, c'est cette légion de femmes envoyées au bourreau », au premier rang desquelles figure « Marie-Antoinette, grandie par le malheur » ; mais la condamnation s'avère dans son esprit plus générale, Proust comparant « la Terreur à un accès de démence collective : ces Conventionnels se croyaient des Romains. Ils parlaient et gesticulaient à leur manière. Tout à fait comme certains pensionnaires de Sainte-Anne se prétendant généraux, archevêques, empereurs ». « L'aube blanchissait le square Louis XVI, conclut Maurice Duplay, quand Bernstein et moi nous retrouvâmes boulevard Haussmann, quelque peu étonnés et choqués des idées de Marcel touchant à la Révolution française » (Duplay 1972, 123-124). Le romancier de la *Recherche* affectionnait tellement l'anecdote de l'aliéné se prenant soit pour

laboration avec l'université de Lille III, Rome, *Publications de l'École française de Rome*, n° 223, année 1996, p. 359-395.

Jésus-Christ soit pour Jeanne d'Arc, qu'il l'a par mégarde glissée deux fois dans *La Prisonnière* (Proust 1989, RTP III, 711 et 748) ; mais ses aliénés offrent l'avantage de ne pas prétendre gouverner la France.

Robert de Saint-Loup ne serait-il pas ici le meilleur porte-parole de Proust ? Philippe Berthier, dans une récente monographie, avance l'audacieuse idée, qui se vérifie, que le jeune marquis de la *Recherche* incarne avec naturel un idéal de la France ni monarchiste (quoique conforme à la morale de ses ancêtres aristocrates) ni républicain (en dépit de son goût pour la liberté et le modernisme), comme si ce clivage n'avait aucun sens, et réclamait une synthèse lumineuse, ce qui suggérerait, pour parodier la lettre de Proust, que *la démocratie et les Droits de l'homme ne sont pas nécessairement le seul recours de la France* considérée sur le plus long terme, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni exclus ni exclusifs². C'est à ce point de vue peut-être insituable que Proust adopte, vis-à-vis du mouvement de l'Action française, une attitude souriante qui ne relève nullement d'une quelconque adhésion à la cause spécifiquement monarchiste.

Mais le mouvement de l'Action française peut désigner, par rapport à Proust, un groupe d'hommes, qui dans son esprit ne se confond pas nécessairement avec l'organe politique. Ce groupe, dont il lit si souvent les articles dans le quotidien royaliste, il en admire la qualité intellectuelle. Il faut ici lire plus amplement le passage d'une chronique laissée inédite, mais à dater de 1920 puisqu'elle rend compte, sous le titre faisant écho à Anna de Noailles : « Un esprit et un génie innombrables : Léon Daudet », du cinquième volume de ses *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux, Au temps de Judas*, publié en mars à la Nouvelle librairie nationale, dont le sous-titre importe pour saisir les propos de Proust : L'affaire Dreyfus, la Ligue de la patrie française, l'affaire Syveton, si l'on se souvient que la Ligue de la patrie française regroupe en 1898 des antidreyfusards militants s'opposant à la Ligue des Droits de l'homme, et que l'affaire Syveton désigne la mort inexplicquée d'un député luttant farouchement contre la loi anticléricale du ministère Combes, trouvé mort à son domicile peu avant de comparaître pour avoir giflé à la Chambre le ministre de la Guerre accusé, dans l'affaire des fiches, d'avoir systématiquement promu dans l'armée ses confrères francs-maçons et tenu sous le boisseau les catholiques soigneusement répertoriés.

Lisant donc ce volume violemment polémique, sur des sujets brûlants, Proust rejoint dans ces lignes le début de lettre initialement cité et en développe le point de vue :

² Voir BERTHIER 2015, 45-46.

Je connais depuis peu la polémique de Léon Daudet. Ne pouvant plus lire qu'un journal, je lis, au lieu de ceux d'autrefois, *L'Action française*. Je peux dire qu'en cela je ne suis pas sans mérite. La pensée de ce qu'un homme pouvait souffrir m'ayant jadis rendu dreyfusard, on peut imaginer que la lecture d'une « feuille » infiniment plus cruelle que *Le Figaro* et les *Débats*, desquels je me contentais jadis, me donne souvent comme les premières atteintes d'une maladie de cœur. Mais dans quel autre journal le portique est-il décoré à fresque par Saint-Simon lui-même, j'entends par Léon Daudet ? Plus loin, verticale, unique en son cristal infrangible, me conduit infailliblement à travers le désert de la politique extérieure, la colonne lumineuse de Bainville. Que Maurras, qui semble détenir aujourd'hui le record de la hauteur, donne sur Lamartine une indication géniale, et c'est pour nous mieux qu'une promenade en avion, une cure d'altitude mentale. (Proust 1971, *EA*, 602-603)

Proust signale l'antisémitisme, de fait violent, de Léon Daudet dans les volumes de ses Mémoires, mais il est à remarquer que cet antisémitisme ne l'atteint pas ; tout au plus confie-t-il à son frère qu'« évidemment l'amitié de Léon Daudet ne fait pas d'amis » (*Corr.*, XX, 538). Lui-même renvoie sa défense de Dreyfus, triplement dictée à l'époque par la fidélité à sa mère, une conviction personnelle et un sentiment d'humanité, à la distance d'un *jadis*. Le dreyfusisme se réduit d'ailleurs, c'est beaucoup et c'est peu, à « la pensée qu'un homme pouvait souffrir », selon une approche exclusivement morale et individuelle de l'Histoire, sans aucune attache à la condition juive. La « colonne lumineuse » de Bainville assimile toutefois l'historien royaliste à Moïse dans l'Ancien testament – discrète provocation au moment de louer une publication antidreyfusarde.

Maurras devient quant à lui le dieu de la modernité, non seulement par comparaison avec l'aviation, mais par la reprise textuelle – à moins d'une source commune à identifier – des vers 40-41 de « Zone », le poème liminaire d'*Alcools* d'Apollinaire :

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs

Il détient le record du monde pour la hauteur

Un même sous-entendu religieux rôde dans la célébration d'Apollinaire, qui vient de déclarer :

L'Européen le plus moderne c'est vous pape Pie X

Non par dérision à l'égard de l'adversaire, du contempteur du modernisme (*Pascendi Domini Gregis*, lettre encyclique sur les erreurs du modernisme du 8 septembre 1907), mais en référence à la réplique de Pie X au scientisme prétendant devancer, dépasser les données de la foi : le Créateur de l'univers englobe nécessairement toutes ces découvertes puisqu'il est en possession même de tout ce que la science n'a pas encore découvert.

En cette année 1920, Proust est reconnaissant à l'équipe dirigeante de *L'Action française*, dans la mesure où, comme on le sait, Léon Daudet est pour beaucoup responsable de l'attribution du prix Goncourt aux *Jeunes filles en fleurs*, le 10 décembre précédent. Le ténor du mouvement politique a mené une bruyante campagne en faveur du volume, et emporté la décision (six voix contre quatre à Roland Dorgelès pour *Les Croix de bois*) à coups de poing sur la table. Il en est résulté le lynchage médiatique, dirait-on aujourd'hui, de Proust dans à peu près toute la presse de gauche, que viennent de restituer dans tout son détail Thierry Laget (2019) et Patrice Louis³. On peut donc lire un hommage rétrospectif à travers la mention, dans la préface à *Tendres stocks* de Paul Morand qui paraît d'abord dans *La Revue de Paris* du 15 novembre 1920, de « mes maîtres, MM. Léon Daudet et Charles Maurras, et leur délicieux émule M. Jacques Bainville » (EA, 613). Reynaldo Hahn reproche aussitôt à son ami pareille flatterie⁴.

La sympathie à l'égard de Charles Maurras date de 1896, soit l'époque où paraît *Les Plaisirs et les Jours*, car Maurras consacre une chronique à ce livre dans la *Revue encyclopédique* du 22 août⁵, ce dont Proust a eu vent peu de temps auparavant par Mme Arman de Caillavet⁶. Il faut reconnaître au futur penseur politique (jusqu'ici critique littéraire, son *Enquête sur la monarchie* devant être lancée peu après dans la *Gazette de France*) d'avoir été le premier à prophétiser ce qu'allait devenir Proust, écrivant : « Il faut que la nouvelle génération s'accoutume à faire fond sur ce jeune écrivain [...] ; je ne vois personne, du moins, d'une pénétration aussi délicate, aussi sûre, et d'une si simple élégance » ; à quoi le jeune auteur répond par des remerciements empreints précisément d'élégance⁷. Il y a des phrases qui portent au regard de l'avenir. De ses débuts à l'apogée de sa maturité, Proust a pu nourrir le sentiment que l'équipe dirigeante de l'Action française avait compris son œuvre – au milieu souvent d'un concert d'indifférence puis d'hostilité. Sa façon de ne jamais oublier que *La Nouvelle Revue Française*, qui le publie aujourd'hui, a commencé par refuser *Du côté de chez Swann*, donne à comprendre qu'il ne saurait non plus oublier que ces penseurs, dont certains (mais non tous) sont antisémites, ont été, pour son œuvre, de son côté.

Troisième aspect cependant : quand l'auteur primé par l'Académie Goncourt prétend que *L'Action française* a remplacé désormais tout autre quotidien, il y a peu

³ Dans une série de quarante pages sur le blog *Le fou de Proust*, « Proust 1919, l'affaire Goncourt », postées du 1^{er} janvier au 29 avril 2019.

⁴ « Par exemple je vous étranglerais pour avoir dit : “mes maîtres MM. Léon Daudet et Ch. Maurras” », *Corr.*, XX, 65.

⁵ T. 6, n° 155, p. 584.

⁶ Voir *Corr.*, II, 98-99.

⁷ Voir *ibid.*, 108-109. Il réitérera son admiration pour Maurras en juillet 1906 (*ibid.*, VI, 141).

de chances que ce soit exact. Mais il faut en profiter pour saisir que le rapport de Proust à ce quotidien entre dans un système qui dépasse sa teneur politique et ses engagements, parce que l'auteur de la *Recherche* entretient un rapport très particulier avec la presse quotidienne, qu'il manie comme une caisse de résonance, s'en servant comme un levier, qu'il lui emprunte ou s'y oppose, pour propulser sa création : bien des phrases du romancier répondent ou réagissent sans le dire – même dans les passages de philosophie esthétique – à des lectures dans la presse. La lecture, ici attestée par Proust lui-même comme assidue, de *L'Action française* introduit le quotidien royaliste dans la fabrique accessoirement journalistique du roman, mode de fabrication qu'il ne faut pas minimiser. Par quoi cette lecture, peut-être quotidienne, et ses utilisations peuvent ne revêtir aucune portée politique.

Entre Proust et *L'Action française*, la cristallisation se fait peu à peu, lentement, à partir de 1913, soit au moment où Proust remarque en septembre que publier ou faire publier un article dans *L'Action française*, « c'est encore ce qui me flatterait le plus » (*Corr.*, XII, 260) ; mais une lettre de 1918⁸ indique qu'il ne la lit pas encore directement, puisqu'il découvre qu'on y parle de lui par une coupure de presse qu'on lui a communiquée. Ensuite une lettre à Maurras de la fin de 1919 signale que *L'Action française* l'a comblé, et qu'il conserve une éternelle reconnaissance au destinataire depuis son article d'autrefois sur *Les Plaisirs et les Jours*⁹. C'est véritablement dans l'année 1920 que la lecture du quotidien devient courante ; peu après le Goncourt, une lettre à Robert de Flers, qui peut tout au *Figaro*, éclaire la reconnaissance non dénuée d'une pleine lucidité que vouera Proust à l'organe monarchiste : « Je t'envoie (pas pour la reproduire !) une *Action française* d'il y a quelques semaines, afin de te montrer qu'un adversaire politique qu'on voit tous les vingt ans, prend plus à cœur de me venger et en pleine période électorale, d'attaques idiotes, qu'un ami tendrement aimé comme toi. Cet article de Léon Daudet est à la place où il y a généralement : "Mort aux Juifs" » (*Corr.*, XIX, 111). Le même point de vue mais abordé de l'autre côté apparaît dans une lettre plus tardive, désignant Léon Daudet :

la cruauté de ses polémiques, de celles de Maurras, etc., contre des Briand ou gens de la Banque de Chine que je n'ai jamais vus et ne verrai jamais mais enfin qui sont des hommes me fait trop souffrir. Mais à son égard et malgré notre opposition là-dessus depuis l'affaire Dreyfus même, sa bonté non pas seulement en paroles mais *d'action*, et soulignée par des délicatesses délicieuses est telle que le poids qui pèse sur moi ne sera allégé que quand j'aurai hurlé mon admiration pour lui (*Corr.*, XXI, 230)

⁸ Voir *Corr.*, XVII, 355.

⁹ Voir *ibid.*, XVIII, 561.

car « nous ne sommes pas d'accord en politique ce qui ajoute à son mérite » (*Ibidem*, 474)¹⁰.

Lecteur désormais quotidien, Proust écrit dès lors à Maurras à la parution d'un de ses articles¹¹, à Thibaudet pour en commenter un autre du jour même¹², à Henry Céard pour lui en rappeler un sur la poésie du destinataire¹³, au point qu'en décembre, il ne peut retrouver des épreuves du *Côté de Guermantes II* parce qu'elles ont « glissé sous une pile d'*Action française* » (*Corr.*, XX, 678). Objet de lecture courante, *L'Action française* est devenue un incessant objet de discussions dans ses lettres au jour le jour¹⁴, bien que l'écrivain révèle en décembre 1921 ne pas y être abonné¹⁵, la faisant acheter chaque jour : « *L'Action française* (dont pour la première fois j'ai manqué quelques numéros parce que tout le monde était malade chez moi) » (*Corr.*, XXI, 45), écrit-il à Léon Daudet en janvier 1922 ; il signale à Gaston Gallimard, en avril de cette même année, que « Daudet a fait plus de trente articles sur moi », ajoutant sur un autre sujet : « Mon cher Gaston la politique contagionne les lettres » (*Ibidem*, 108). Nous verrons dans quelle exacte mesure.

Dès l'année de sa création, *L'Action française* a trouvé l'occasion de distinguer la publication, toute contemporaine, des pastiches de Proust dans *Le Figaro* : « M. Marcel Proust a réussi à s'identifier d'une façon presque effrayante avec ses illustres modèles. Il leur a chipé leur ton, leurs manies, leurs moindres nuances. On croirait qu'il s'est adapté des masques moraux à leur image. Pascal dirait : "Quelle vanité que la littérature qui attire l'admiration par la ressemblance de choses dont on admirait déjà les originaux" »¹⁶.

Et à partir de 1919, le quotidien est acquis à l'œuvre de Proust. Celui-ci peut en effet lire chaque jour, comme il l'affirme, *L'Action française*, car Léon Daudet dans son éditorial ne manque pas, on va le voir, une occasion, de faire référence à la *Recherche du temps perdu*, secondé par la rubrique « À travers les revues » que tient Orion, c'est-à-dire Eugène Marsan (1882-1936), lequel répercute systématiquement tout article faisant l'éloge de Proust, aperçu dans un autre organe journalistique, tel un véritable Argus de la presse. Proust le sait « animé d'intentions bienveillantes » (*Corr.*, XIX, 385), comme il l'écrit à Jacques Rivière en août 1920 ; il demande son adresse en avril 1922 à Gaston Gallimard¹⁷ et peut donc lui avoir écrit ; il mentionne

¹⁰ Lettre à Sydney Schiff du 14 septembre 1922.

¹¹ *Corr.*, XX, 155-156.

¹² Voir *ibid.*, 342.

¹³ Voir *ibid.*, 489.

¹⁴ Voir *ibid.*, XX, 209, 309, 315, 430, 537 ; XXI, 105, 326, 338-339, 349, 421, 428, 435.

¹⁵ Voir *ibid.*, XX, 556.

¹⁶ *L'Action française*, 12 mars 1908, en première page ; écho de Léon Daudet, partiellement repris le 31 juillet 1910, en première page.

¹⁷ Voir *Corr.*, XXI, 108.

à Jean Schlumberger « *L'Action française* où la Revue des journaux est très bien faite » (*Corr.*, XXI, 357)¹⁸ ; mais Léon Daudet lui a retiré les mentions de Proust dans *L'Action française* en août 1921¹⁹.

Entre-temps, Orion n'a jamais manqué de signaler tout ce qui concerne Proust dans sa rubrique « À travers les Revues » ; ainsi, dans *Les Feuilles d'Art*, il trouve, « plaisir assez rare, un chapitre d'un nouveau livre de Marcel Proust : À Venise, joliment illustré par Maxime Dethomas »²⁰ ; il s'avance subtilement dans les structures de la *Recherche du temps perdu*, notamment à la parution du *Côté de Guermantes I* : on le voit s'adresser au lecteur déconcerté pour l'avertir que « *Le Côté de Guermantes* est un commencement. La première partie de l'œuvre, vous l'embrassez dans ses deux tomes. Au lieu qu'ici vous devez attendre la suite pour voir croître et se nouer ce qui est à peine exposé et formé. Proust tient encore dans ses mains tous les fils de la trame : vous jugerez bien de l'étoffe lorsque vous la verrez achevée », et par ailleurs :

Dans son inextricable diversité, nous la voyons [la vie d'un homme, le héros] distribuée symboliquement : le *Côté de Swann* et le *Côté de Guermantes*, les deux directions de la route, notre droite et notre gauche, l'attitude d'un homme qui sort de chez lui et s'oriente, sans perdre jamais cet obscur sentiment propre à chacun d'être le centre des choses, l'axe de la sphère immense qui gravite autour de lui et avec lui se déplace.²¹

Il soulignera encore deux ans plus tard : « Étrange fortune de Proust. Dans le moment que le roman d'analyse était condamné par des juges pressés, il le sauve, en l'illustrant. Tel est le pouvoir de la nouveauté, quand elle n'est pas chimérique »²².

Orion n'en a pas moins été, concernant Proust, volontiers approximatif. Une rubrique de son « À travers les revues » annonce ainsi : « La *Nouvelle Revue française* continue l'édition des souvenirs de Marcel Proust, ces livres peu composés, mais si riches de sensibilité nuancée, d'humour, de finesse et de tendre ardeur que *Du côté de chez Swann* nous parut une des meilleurs œuvres de 1914 ! »²³. De façon générale, le quotidien propose une interprétation globalement autobiographique du cycle romanesque, dont on se détache par petites touches, comme ici au moment de signaler la parution du fragment « Une agonie » dans *La NRF* : « La *Nouvelle Revue française* (janv.) publie, de Marcel Proust, le récit de l'agonie de la grand'mère (la

¹⁸ Lettre du 16 juillet 1922.

¹⁹ Voir *Corr.*, XX, 415-416.

²⁰ *L'Action française*, 2 avril 1920, p. 4.

²¹ *Ibid.*, « Sur Marcel Proust », 21 novembre 1920, p. 4.

²² *Ibid.*, 23 janvier 1922, p. 4.

²³ *Ibid.*, 29 août 1918, p. 4.

grand'mère du héros d'*À la recherche du temps perdu*) »²⁴. Petite rectification entre parenthèses de grand avenir.

Voici cependant comment est caractérisé le volume de la *Recherche* à l'annonce du prix Goncourt : « Récits de la vie d'un jeune homme, souvenirs d'enfance et de jeunesse, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est surtout remarquable par une analyse psychologique poussée jusqu'aux limites du possible » ; le roman se voit apparenté à Saint-Simon et à George Meredith ; un rappel élogieux est fait de *Du côté de chez Swann* – mais réduit à son titre²⁵.

L'article le plus remarqué sera celui de Léon Daudet le lendemain, sous forme d'éditorial : « Un nouveau et puissant romancier. Marcel Proust » (qu'Anna de Noailles signale élogieusement à Proust aussitôt²⁶). C'est là, souligne le chroniqueur, le premier grand livre couronné par l'Académie Goncourt depuis sa fondation ; ce roman repose sur « un subterfuge psychologique très ingénieux », consistant à analyser autrui en ayant l'air de se raconter soi-même ; ce faisant le narrateur « examine et retourne les problèmes les plus délicats de la vie intérieure, les défauts, les travers, les vices, les affections, les mensonges, les masques et les grimaces » ; l'auteur s'apparente par là à « nos meilleurs moralistes et annalistes du cœur humain : un Saint-Évremond, un La Bruyère, un La Rochefoucauld » ; sa prose se caractérise par « un jaillissement perpétuel de trouvailles » ; on peut enfin poser que la recherche du temps perdu est une recherche de l'équilibre, entre le rêve et l'action, la sensibilité et l'indifférence, le comique et le tragique, l'hallucination et la science, entre une culture très étendue et la capacité à la ré-animer et ré-incarner ; Léon Daudet signale la scène éblouissante de Norpois invité chez les parents du héros ; il ajoute : « Imaginez une fresque qui serait composée de miniatures, de sorte que de loin vous admirez l'ensemble et que, de près, vous vous enchantez du détail » ; c'est dès lors une découverte de constater que les arrêts les plus minutieux du récit répondent en réalité à « une logique surprenante », au moment où le lecteur aperçoit « toutes ses lignes, ses perspectives » ; il insiste en outre sur l'arrière-fond : « Aussi, ce serait une erreur de croire que l'auteur des *Jeunes filles* est simplement un promeneur des méandres de la pensée, de la sensualité et du sentiment. C'est encore, c'est surtout un visionnaire de l'au-delà de ces méandres, de la source mystérieuse et haute d'où découlent ces couleurs, ces sons, ces atmosphères si délicatement rendus » ; l'idée défendue est que le fil directeur du récit et de l'analyse est la recherche d'une jonction entre un riche monde intérieur et le monde extérieur (« relier ce monde au monde extérieur ») ; une belle

²⁴ *Ibid.*, 21 janvier 1921, p. 4.

²⁵ *Ibid.*, 11 décembre 1919, p. 2.

²⁶ Voir *Corr.*, XVIII, 516.

prophétie finale concerne « l'œuvre en fusion de Marcel Proust. Laissez faire cette coulée d'or bruni et de flammes courtes, et vous verrez les palais qu'elle édifiera ».

On se souvient à quel point l'âge de Proust, au moment de l'obtention du prix, est mis en avant par ses détracteurs ; on se souvient aussi de la réponse de Léon Daudet, devant ses confrères jurés puis devant le public : il s'agissait, dans le testament des Goncourt, moins de la jeunesse de l'état-civil que de la jeunesse de la création et de la vocation de l'écrivain à primer. *L'Action française* prend le relais de cette argumentation ; c'est la remarque en passant de Lucien Dubech (le seul chroniqueur pourtant hostile à Proust), dans sa « Chronique dramatique », sur ceux que l'on peut qualifier de jeunes auteurs : « pour un peu on l'aurait dit de M. Marcel Proust, qui frise de fort près la dizaine suivante [par rapport à la quarantaine]. Et l'on n'a pas tout à fait tort. Il est certain que pour le musicien ou l'écrivain, la période de haute maturité et de pleine production gravite aux environs de la soixantième année »²⁷. Léon Daudet prend lui-même la parole pour faire de Proust « la grande surprise de la nouvelle génération, en matière de littérature analytique et introspective »²⁸ – cela dit, il faut le noter, par rapport à la génération des Goncourt, au *Journal* desquels est consacrée la chronique : il est affirmé en bref que Proust méritait le prix Goncourt parce qu'il est le premier à les avoir dépassés.

Dans *L'Action française*, un entrefilet du 13 décembre « Sur Marcel Proust et le prix Goncourt »²⁹ signé Orion définit dans sa globalité la visée du roman : « reproduire le travail entier de la vie intérieure », et prépare la déclaration du *Temps retrouvé* sur les Mémoires de Saint-Simon d'une autre époque³⁰ : car Proust est « un Saint-Simon de la vie intérieure », mais en tenant compte de ce que le romancier est relié au mémorialiste par « l'air de famille sans la ressemblance, une parenté sans imitation ». D'ailleurs, la chronique de Proust « À propos du "style" de Flaubert », publiée dans *La NRF* du 1^{er} janvier 1920, est aussitôt saluée comme une forme originale de critique littéraire se plaçant, en présence de l'écrivain, au centre de sa vie intérieure (et notamment la différence entre le *soi* et le *moi*)³¹ ; Proust y fait une allusion dans une lettre à Léon Daudet de juillet 1921 : « Il est vrai qu'on peut répondre que l'éducation de mon "Soi" était insuffisante, et que mon moi seul réagissait » (*Corr.*, XX, 404).

Pour l'essentiel, il est à observer que, selon une démarche reprochée au mouvement et au quotidien monarchistes par le Saint-Siège, on l'a vu, *L'Action française*

²⁷ *L'Action française*, 22 mars 1920, p. 4.

²⁸ *Ibid.*, éditorial du 12 août 1921.

²⁹ P. 4.

³⁰ Voir *RTP IV*, 621 : « on se trouve parfois rencontrer ce qu'on a abandonné, et avoir écrit, en les oubliant, [...] les "Mémoires de Saint-Simon" d'une autre époque ».

³¹ *L'Action française*, les 8 et 29 janvier 1920, p. 4.

inscrit aussitôt la critique littéraire de Proust dans l'actualité des polémiques journalistiques, ou même en fait l'instrument de sa doctrine de fond. Proust se trouve ainsi engagé à servir une démonstration qui n'est pas particulièrement la sienne. Seuls ici les exemples seront parlants de cette récupération. Les chroniqueurs se servent souvent comme tremplin d'articles publiés dans *La NRF*, et il est intéressant d'apercevoir comment la neutralité professionnelle du groupe réuni autour d'André Gide est paradoxalement réorientée vers une leçon politique.

Ainsi, la chronique de Jacques Rivière « Marcel Proust et la tradition classique »³², chronique abondamment citée³³, favorise les prises de position de l'Action française contre le romantisme en faveur du classicisme ; aussi Robert Havard de la Montagne (1877-1963) peut-il conclure une chronique par : « Tout art véritable est classique, suivant le mot de Marcel Proust »³⁴, par allusion à l'*incipit* d'une réponse apportée par l'écrivain à une « Enquête sur le romantisme et le classicisme », publiée dans *La Renaissance politique, littéraire, artistique* du 8 janvier 1921, mot qui servirait aisément de mot d'ordre propre à résumer la position esthétique de l'Action française, même si un entrefilet du 8 mars 1920³⁵ a sous-entendu que la démarche de Proust relève de la décadence. L'exploitation des écrits de Proust suit parfois ici un chemin tortueux : dans la chronique « À propos de Baudelaire »³⁶, Orion trouve à jouer Baudelaire contre Victor Hugo ramené à une parole vide³⁷. Faux propos esthétique.

Plus franchement politique : la critique par Léon Daudet de la vie parlementaire (dont le siège est à Versailles) donne lieu à ce titre et à cet *incipit* d'éditorial : « Encore à Versailles ! ou la perte de temps » ; c'est bien de Proust qu'il s'agit : « Le titre de l'admirable série de romans souvenirs de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, conviendrait bien à ces voyages périodiques, à Versailles, d'un millier de parlementaires des deux Chambres »³⁸.

Que si l'on prend la défense du style de Proust contre ses premiers détracteurs, c'est pour trouver l'occasion d'affirmer : « le style de Proust n'est pas impur. Il est, dans son abondance, d'un génie français »³⁹. Dans le grand éditorial de Léon Daudet annonçant la prochaine parution du *Côté de Guermantes*, le chroniqueur met en avant la fresque sociale brossée par un clinicien rattachant son art d'écrire à celui

³² *La NRF*, 1^{er} février 1920.

³³ *L'Action française*, 29 février 1920, p. 3.

³⁴ *Ibid.*, 7 novembre 1921, p. 3.

³⁵ « À travers les Revues », p. 4.

³⁶ *La NRF*, 1^{er} juin 1921.

³⁷ *L'Action française*, 6 juin 1921, p. 2.

³⁸ *Ibid.*, 23 septembre 1920, en première page.

³⁹ *Ibid.*, sous la plume d'Orion, 6 août 1921, p. 4.

de son père (Adrien Proust), et le comique de la satire sociale, qui peut prendre dans ce contexte une portée politique : « Gourmand irrassasié de la sottise humaine, des travers humains, des feuilles de vigne pudiquement jetées sur ces travers, des illusions vaniteuses et des attitudes avantageuses, l'auteur de *Le Côté de Guermantes* n'est nullement un pessimiste », ce qui permet à Léon Daudet d'assaisonner nommément les personnalités sociales qu'il estime remises à leur place par une telle satire, mais aussi d'ailleurs de formuler l'un des premiers jugements originaux sur le style de Proust : « Souvent il s'attaque à l'inexprimable, et le résout en le décomposant par plans, selon une méthode syntaxique qui lui est propre »⁴⁰, notant l'année suivante que dans son style, Proust, par son vocabulaire proche du réel, « apporte ainsi, à la spéculation philosophique, toute la richesse et tous les charmes de l'introspection littéraire »⁴¹. L'évocation de l'œuvre de Proust se tient toujours, on le voit, sur la ligne tangente entre analyse et infléchissement : Léon Daudet considérera Proust comme « un satirique, d'une exceptionnelle virulence »⁴², alors que la critique attendra relativement longtemps avant d'identifier le comique dans la *Recherche*, cependant que le militant d'Action française attire ainsi à lui une œuvre pourtant non orientée vers ses propres dénonciations.

Le soutien apporté par Léon Daudet et le quotidien au prix Goncourt attribué à Proust se met sous ce jour à incarner l'espoir anticonformiste de l'Action française de parvenir, par ses positions, à « fâcher autant de gens que le jour où nous avons couronné le livre de Marcel Proust et lancé dans la circulation le nom et l'œuvre de ce magnifique écrivain, de ce maître de l'analyse ! »⁴³. Où l'on voit que le choix même des *Jeunes filles en fleurs* n'est pas loin de l'acte politique.

À un autre point de vue maintenant, l'idée que Proust fait école, joue le rôle d'un chef d'école, se trouve également politisée sous la plume de Léon Daudet :

Notre nouvelle école de romanciers se tient. Autour d'un puissant et magnifique écrivain, comme Marcel Proust – lauréat du prix Goncourt, c'est une de nos fiertés – qui reprend chez nous la forte tradition des analyses de caractères et de l'introspection poussée, avec un sens du comique merveilleux, se groupent de fiers talents, de formes et de couleurs très diverses, auxquels chaque année ajoute un nom nouveau.⁴⁴

⁴⁰ « À propos d'un nouveau livre de Marcel Proust », 8 octobre 1920, en première page ; notons, à la parution du volume, de subtils aperçus d'Orion le 20 novembre, p. 4.

⁴¹ *Ibid.*, éditorial du 13 octobre 1921.

⁴² *Ibid.*, éditorial du 1^{er} septembre 1921.

⁴³ *Ibid.*, Léon Daudet, éditorial du 26 novembre 1921.

⁴⁴ *Ibid.*, éditorial du 18 février 1922.

Il s'agit plus précisément d'une école de la clarté française, par opposition à la théorie allemande de l'inconscient :

la psychologie française, héritière elle-même de la philosophie gréco-latine – a toujours recherché la lumière et la clarté dans l'analyse des opérations de l'esprit, et dans la réduction progressive des zones dites d'inconscience. Alors que la psychologie germanique, au contraire, portée à confondre l'obscurité avec la profondeur, cherchait à agrandir la zone d'ombre ou de pénombre, et attribuait au subconscient, ou à l'inconscient, toute infirmité de l'introspection⁴⁵

et justement ici « les romans ultraperspicaces et introspectifs de Marcel Proust – en dehors de leurs mérites purement littéraires – offrent le rare avantage de dé mêler, avec une vigueur et une précision inégalées, cet écheveau subtil des apports héréditaires, des images intérieures et de l'impulsion créatrice, où le manque d'attention et d'analyse voyait le substratum majeur de l'Inconscient »⁴⁶ : à nouveau utilisé comme un levier, Proust devient, dans le vocabulaire de Léon Daudet, celui qui fait sortir la France du « stupide XIX^e siècle »⁴⁷ – l'expression est employée dans l'article.

Il y aura bien sûr le problème de *Sodome et Gomorrhe* : on fera tout simplement le choix de n'en jamais parler. Le moment venu, Léon Daudet écrit à Proust, le 18 juin 1921 : « il nous paraît difficile dans ce journal, vu notre public, de donner le titre *Sodome et Gomorrhe*. Difficile, et même impossible. [...] Quand je vous verrai, je vous expliquerai oralement les raisons de notre retenue » (*Corr.*, XX, 352). Le romancier mentionnera à Jacques Boulenger « un journal (*L'Action française*) dont la pudibonderie est comique » (*Ibidem*, 532). Au-delà de la question morale ici en jeu, il apparaît en cette occasion que les rédacteurs de *L'Action française* savent que les orientations de l'œuvre de Proust ne sont pas les leurs, tout comme l'auteur de la *Recherche* sait que le quotidien lui décerne d'incessantes louanges, pour des raisons qui ne sont pas les siennes.

Pourquoi Proust s'est-il ainsi laissé, dirait-on aujourd'hui, instrumentaliser ? Il faut d'abord remarquer que ladite instrumentalisation ne va pas très loin ; on ne fait pas porter à l'écrivain de lourdes responsabilités politiques : incarner le génie français, revivifier les valeurs du classicisme, utiliser sa force comique à ridiculiser certains traits de son époque – en même temps que *L'Action française* tend réellement à faire de Proust son auteur, elle ne l'engage pas à grand-chose.

⁴⁵ « La théorie de l'inconscient », éditorial du 28 septembre 1922 ; Proust semble y faire allusion auprès de Jacques Rivière le jour même : voir *Corr.*, XXI, 489-490.

⁴⁶ « La théorie de l'inconscient », *op. cit.*

⁴⁷ *Le stupide XIX^e siècle* est le titre d'un ouvrage de Léon Daudet, publié en 1919 à la Nouvelle Librairie nationale.

L'enveloppe de protection dont le quotidien monarchiste entoure l'écrivain à partir du prix Goncourt est aussi à mettre en rapport avec ce lynchage médiatique dont nous avons parlé. Comment Proust ne se montrerait-il pas sensible à un courant puissant, qui prend publiquement parti pour lui presque chaque jour ? Même la chapelle de la *NRF* ne l'entoure que par une décision en seconde instance, alors que les intellectuels de l'Action française l'ont acclamé dès le premier moment. Il s'agit d'un courant politique et d'un organe de presse puissants, et le long convoi des volumes successifs de la *Recherche* a besoin d'une telle dynamique pour émerger parmi le plus grand nombre et s'élancer en plein avenir – *l'avenir de l'intelligence*, dirait ici Maurras.

Alors Proust se laisse embarquer – sans s'embarquer lui-même. Symptomatiquement il écrit à la fin d'une longue lettre à Maurras de mai 1921 : « j'appartiens à un autre plan de votre vie que celui où vous dominez actuellement » (*Corr.*, XX, 231) ; il pourrait lui dire encore ce qu'il souligne l'année suivante – la dernière pour lui – auprès d'Ernst Robert Curtius : « nous n'avons nullement besoin de parler politique. La littérature est notre part et c'est une part très féconde » (*Corr.*, XXI, 479).

Bibliographie

- Berthier P. (2015), *Saint-Loup*, Paris, Éditions de Fallois.
- Daudet L. (1919), *Le stupide XIX^e siècle*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale.
- Duplay M. (1972), *Mon ami Marcel Proust*, Paris, Gallimard.
- Laget Th. (2019), *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Paris, Gallimard.
- Prévotat J. (1996), « La condamnation de l'Action française par Pie XI », in *Achille Ratti, pape Pie XI*, Actes du colloque de Rome (15-18 mars 1989) organisé par l'École française de Rome en collaboration avec l'université de Lille III, *Publications de l'École française de Rome*, n° 223, p. 359-395.
- Proust M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol.
- Proust M. (1971), *Contre Sainte-Beuve, Pastiches et Mélanges, Essais et articles*, édition de Pierre Clarac et Yves Sandre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Proust M. (1970-1993), *Correspondance de Marcel Proust*, établie, annotée et préfacée par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 vol.